

Nous faisons mémoire ce soir d'un repas partagé, repas partagé entre Jésus et ses disciples. Un dernier repas, appelé « dernier » non pas a posteriori compte tenu de la suite des événements, mais bien a priori, Jésus sachant avant de passer à table que ce serait son repas d'à-Dieu. A-Dieu, puisqu'il allait passer de ce monde à son Père. Un dernier repas dont on imagine facilement l'émotion, un dernier repas marqué par deux gestes inouïs d'à-Dieu. Jésus donne le pain à ses disciples en disant « Ceci est mon Corps » ; et Jésus leur lave les pieds. Dans quel ordre ces deux gestes ? Nous l'ignorons car, très curieusement, chacun des évangélistes qui ont raconté ce dernier repas n'a sélectionné que l'un des deux gestes : « Ceci est mon Corps », pour Matthieu, Marc et Luc ; le lavement des pieds pour Jean. Chacun a donc « squeezé » l'autre geste majeur. Etonnant oubli. Ce n'est sûrement pas leur éditeur qui leur a demandé de réduire leur texte. D'ailleurs s'ils avaient voulu le faire, ils pouvaient couper des passages plus mineurs. On s'étonne aussi que Jean, dont l'évangile atteint des sommets de réflexion spirituelle sur... le pain de Vie, ait oublié... l'institution de l'Eucharistie.

Laissons aux exégètes, aux théologiens et aux historiens de l'Eglise primitive le soin de comprendre la raison de ces choix et de ces oublis, lesquels ne nous concernent pas puisque nous avons finalement la chance d'avoir reçu les deux traditions. Elles ont traversé les siècles avec un bonheur différent. Le lavement des pieds a probablement manqué de peu son label de sacrement, sacrement du service et a été largement supplanté par l'Eucharistie, devenue le cœur de la Messe, ce rassemblement majeur des communautés chrétiennes. Mais le lavement des pieds pourrait bien grignoter son retard et revenir à égalité dans... 2000 ans.

« Ceci est mon Corps ». Manger le pain devenu Corps du Christ nous « unit à la divinité de Celui qui a pris notre humanité ». « Ceci est mon Corps » nous fait monter vers Dieu-Trinité, en passant par le Fils. Comme nous pensons volontiers que Dieu est au ciel, « Ceci est mon Corps » nous tire vers le haut. Le prêtre élève bien l'hostie consacrée vers le haut pour la montrer à tous. L'éducatrice d'un jeune sourd m'a dit qu'elle utilisait ce geste pour traduire le mot « messe ».

Le lavement des pieds nous tire vers le bas. Les pieds sont en bas. Laver les pieds conduit à se prosterner ou à s'agenouiller en serviteur, pour ne pas dire en esclave. Accompli librement il devient un geste de charité, un geste d'amour. Les sollicitations des demandeurs d'aide et/ou un minimum d'imagination permettent de le décliner dans la vie de tous les jours.

A moins d'une arthrose cervicale sévère, on peut regarder tantôt vers le haut et tantôt vers le bas. Sur le chemin de Compostelle, peu après Decazeville, en haut de la montée Saint Roch, Brigitte ouvre tous les soirs sa maison aux pèlerins. Elle les accueille avec une bassine et leur propose de leur laver les pieds. Elle ajoute gentiment une bière ou une grenadine. Certains refusent qu'elle leur lave les pieds (et prennent seulement la bière). Ensuite les pèlerins du jour préparent le repas et mangent ensemble, devenant communauté d'un soir. Brigitte invite ceux qui le veulent aux Complies. Elle poursuit par un temps d'adoration, souvent seule, alors que les pèlerins vont se coucher. Brigitte m'a fait comprendre que lavement des pieds et adoration devant le tabernacle pouvaient se succéder et s'équilibrer. Je soupçonne même que ses deux attitudes agissent l'une sur l'autre. Comme elle, des grands saints que l'Eglise propose en exemple ont réussi cet équilibre.

Regarder en haut et regarder en bas, chacun de nous peut préférer l'une ou l'autre attitude comme expression privilégiée de son adhésion au Christ ou alterner les deux en ressentant parfois une sorte de conflit de devoir lorsque le téléphone de l'ami en détresse sonne alors que l'on se préparait à prier. Certains ici regardent plus souvent vers le haut, en louange et en adoration ; d'autres plus souvent vers le bas dans le service. C'est la grâce de la communauté de pouvoir compter sur les autres pour compenser ses limites. A condition de faire communauté, donc de partager des repas, comme à la messe du dimanche.